

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 31

Artikel: Les Lausannois au mois de juin
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176669>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tourne sans trouver la bonne place. Nous avons fait, défait et refait des constitutions, nous avons dit: « maintenant l'ordre public est fixé, reposons-nous! » Inutile! La providence nous crie: « Marche! marche! » elle nous a envoyé avec l'agitation le houblon et le tabac pour nous calmer. Le tabac est une idée. Les Illinois regardent le tabac comme une chose mystérieuse et religieuse. La pipe, ornée de plumes et de dessins, apparaît dans toutes les cérémonies publiques, seulement leur pipe s'appelle calumet. Aucun traité, surtout de paix, aucun acte important ne se passe sans le calumet. Un employé frotte le corps du grand chef avec le calumet, puis il l'allume, lance une bouffée de tabac vers le ciel, une autre vers la terre, une troisième vers l'horizon, puis il passe la pipe, le calumet, veux-je dire, au grand chef, qui le fume, et tout le monde se met à fumer. Dès lors l'acte est solennisé. Le traité est fait, on l'observera consciencieusement. Le musulman offre sa pipe en signe d'amitié et d'alliance. Le tabac est une idée. Accroupi sur son divan, le Turc fume un tabac mêlé d'arômes; près de lui est une tasse de café comme nous n'en avons point et n'en aurons jamais; des chanteurs accompagnés d'instruments chantent une histoire, comme on n'en a qu'en Orient, de belles esclaves aux formes suaves dansent cette histoire en pantomime. C'est un plaisir de l'esprit, c'est une idée. L'Allemand a une chambre, sanctuaire où il tient ses livres favoris, ses tableaux de prédilection, ses fleurs favorites; à un meuble sont suspendues ses pipes, toutes portant le nom d'un ami, le souvenir d'un mariage, d'une naissance, d'un événement. C'est là que l'Allemand fume et se recueille, il y repasse son passé, fait ses plans d'avenir, se remet en possession de lui-même. Nous autres Vaudois, après 1850, nous avions des pipes qui représentaient nos idées, l'écusson vaudois, la croix fédérale, le génie de la liberté, le buste de Calvin, une idée, un principe; la pipe était une profession de foi. Nous rêvions à l'âge d'or. Aujourd'hui la pipe, la foi et l'espérance ont disparu, nous avons des cigares qui ne représentent plus rien. Le brûle-gueule, oh! consacrons lui deux lignes, on s'en sert pour passer la

pressée d'exécuter un marché sur lequel vous ne m'avez pas consultée. Recevez toujours M. Bussy comme un gendre futur: il est bon d'avoir deux cordes à son arc. En attendant, agréez, cher père, l'expression de la tendresse de votre dévouée

« CORA. »

Le même jour, elle écrivit à Bussy:

New-York, 14 août 184...

« Je vous remercie, monsieur, du choix que vous avez bien voulu faire de moi pour votre femme. Dois-je l'avouer? Mon cœur peut-être avait prévenu le vôtre, et, si je montrais d'abord quelque froideur, croyez qu'il n'en faut accuser que la réserve qui qui est l'arme naturelle de mon sexe. Je voulais éprouver votre constance. Aujourd'hui je sais et je sens combien vous m'aimez, et moi aussi je vous aime.

« Mon père me presse de partir aujourd'hui même pour Scioto; mais mon père est un homme d'affaires exact et probe, qui ne connaît que ses échéances. Il n'entend rien aux délicatesses de l'amour. De bonne foi, monsieur, le mariage est-il un paiement

faim. J'ai connu des hommes de talent qui fumaient n'ayant rien à manger. Nous publions des traités religieux, nous envoyons des bibles aux sauvages, et nous laissons l'indigence fumer pour calmer les tourments de la faim. Cela ne fait pas honneur à notre christianisme.

(A suivre.)

J. Z.

Les Lausannois au mois de juin. 226⁶³

Les mois de mars et d'avril ne sont que les précurseurs de la belle saison; ils nous offrent les premiers beaux jours, les premiers gazons et quelques fleurs timides encore, qui ne déplient leurs frêles corolles qu'aux revers des tertres et à l'abri des haies. Au mois de mai, la nature, encore hésitante, nous fait souvent reprendre les habits d'hiver trop tôt resserrés au fond de l'armoire. Mais juin nous apporte avec assurance toutes les richesses de la végétation; les longs soleils se succèdent, le bleu du ciel est pur et profond, des millions d'insectes se jouent dans l'air imprégné d'agréables senteurs, les oiseaux volent sur tous nos pas, frétilent dans toutes les branches, égaient de leur joyeux babil les buissons, les haies et les bosquets.

C'est alors que le Lausannois prend ses ébats,

Le riche va séjourner dans une campagne à quelques lieues de la capitale, ou faire une cure de bains dans quelque riante vallée des Alpes pour améliorer sa santé qu'il croit affaiblie, pour se reposer des fatigues que lui cause l'administration de sa fortune.... Oh! que cette fatigue serait douce à tant d'autres!

Le pauvre, qui ne peut s'accorder de telles jouissances, l'ouvrier, qu'un long hiver a retenu dans l'atelier humide ou la mansarde étroite, n'a que l'après-midi du dimanche pour se délasser de ses travaux. Après s'être paré de son plus bel habit, sur lequel se rabat un col de chemise blanc comme neige; après avoir ramené soigneusement deux mèches de cheveux sur ses tempes et pris sa canne de bois de chêne ou de vigne sauvage, il quitte la ville accompagné de sa famille

qu'on doit faire à époque fixe, et n'est-ce pas froisser la sainte pudeur de la femme que de la presser trop vivement dans une circonstance aussi solennelle? Soyez assez bon pour faire comprendre à mon père qu'on n'expédie pas une fiancée par le chemin de fer comme un simple colis, et qu'il y a des ménagements à garder avec le monde. C'est le premier service que je vous prie de me rendre, et, si vous avez pour moi tout l'amour que vous me jurez, et auquel je crois, vous ne me refuserez pas un délai de quelques jours.

« Voulez-vous savoir le secret de ces retards? On ne se marie pas sans robe, et j'attends de France une robe qui est une perle véritable, et dont les dentelles doivent faire mourir de jalousie toutes les belles de New-York. Voudriez-vous que votre femme fût habillée comme tout le monde le jour de son mariage? Excusez ma frivolité, et croyez-moi, cher Bussy, votre obéissante et tendre

« CORA. »

(La suite prochainement.)

et va chercher dans les environs tous les sentiers, tous les ruisseaux, tous les ombrages qui peuvent l'égayer et lui faire oublier un moment les labeurs de la semaine. Les rues de Lausanne restent presque désertes; quelques habitués des cafés, l'impotent qui reste accroupi sur le seuil de sa porte, le vieil avare redoutant les courses d'agrément à cause des petites dépenses qu'elles entraînent et ne connaissant d'autre horizon que les murs de sa chambre où il fume avec précaution un bout de *grandson* qui brûlerait beaucoup trop vite au grand air; voilà les hôtes qui restent fidèles à la métropole durant l'après-midi d'un beau dimanche de juin.

Après avoir longé la belle place de Montbenon, sous l'ombrage des peupliers et des tilleuls, le promeneur lausannois dirige volontiers ses pas vers le *Languedoc*. Le chemin qui conduit en cet endroit est bordé de vignes, de jardins et de vergers. Des rameaux de lilas et de citronnelle, des touffes d'œillets qui croissent entre les pierres disjointes du mur, versent sur la tête des passants leur ombrage, leurs fleurs et leurs parfums. Bientôt le chemin s'élargit et s'incline pour former une terrasse charmante où quatre bancs de bois rangés en amphithéâtre à l'ombre de deux tilleuls, invitent à s'asseoir. De là, on découvre presque en entier le bassin du Léman. En face, ses belles eaux bleues baignent les prairies de Vidy, où le rivage est bordé de roseaux, de saules au feuillage d'un vert tendre et mélancolique, derrière lesquels on voit de distance en distance les petites barques de pêcheurs qui prennent le large. Semblables à de blancs papillons, de nombreuses voiles se découpent sur l'azur du lac, s'entrecroisent et se balancent gracieusement sur les flots.

Il est un autre lieu de prédilection pour le promeneur, c'est le bois de Sauvabelin. Le Lausannois aime à froisser sous ses pieds les feuilles sèches, dépouille du dernier automne, qui tapissent tous les sentiers de cette forêt; il aime à pénétrer sous les berceaux de verdure, pour en rapporter à la maison un rameau de bruyère, un bouquet de muguet ou de pervenches. Et puis, aller au bois!... mais c'est beaucoup pour un Lausannois; c'est se retremper dans la nature, c'est sortir complètement de sa sphère, de ses habitudes de citadin. Fier de porter ce titre, et pour lui donner encore plus de relief, il raconte une course au bois ou au Chalet-à-Gobel, comme le touriste raconte une excursion au Mont-Blanc. Montrer la même indifférence qu'un paysan à la vue des sapins, des chutes d'eau et des ravins, ne serait pas digne d'un citadin.

Le Lausannois trouve aussi beaucoup de plaisir à visiter les fêtes champêtres qui abondent, au mois de juin, dans tous les villages voisins: Lutry, Prilly, le Mont, la Sallaz rivalisent de gaieté, de danses et de chansons. Ces fêtes champêtres sont pleines de simplicité comme les mœurs qui y président; on y respire un air de liberté et d'entrain qui montre assez combien

les Vaudois sont heureux sous le ciel qui les protège et les lois qui les régissent. — Quelques pieux et des branches de sapin plantés en rond dans le gazon d'un beau pré vert, une estrade construite avec trois planches et deux chevalets de bois prêtés par le charpentier de la localité; voilà la salle de bal. Quatre musiciens, un violon, une clarinette, une trombonne et un cornet, dont le répertoire se compose d'une marche ronflante, de deux valse et d'un galop; voilà l'orchestre.

Quelques tables rangées sous l'ombrage de beaux arbres fruitiers où le pintier débite un vin du pays dont les effets se produisent à la chute du jour par de gais et joyeux refrains; des pains d'épices, de petits marchands qui vous accablent par leur éternel: *cigares de Grandson*; voilà toute la fête.

Ces simples réunions de citoyens libres rapprochent ainsi le gai vigneron, l'artisan, le commerçant, qui, sous le prétexte d'une partie de plaisir, y médite quelque affaire avec un riche fermier; l'artiste, qui y observe les mœurs, les allures franches et cordiales de nos paysans. Et ce sont mille reconnaissances, mille conversations amicales qui confondent toutes les conditions, tous les accents de langage qui caractérisent chaque localité. A cela se mêle le cliquetis des verres, les joyeuses rasades qui engendrent les bons mots, les éclats de rire, les chansons et quelquefois.... les coups de poings: *redis-le voir!.... pan!....*

A dix ou onze heures du soir (nous ne parlons pas de ceux qui couchent à la belle étoile), tous se séparent en se serrant la main, et, le lendemain matin, les uns ont repris le travail de l'atelier, les autres les cornes de la charrue.

L. M.

La Réclame.

La Réclame a conquis de nos jours une place immense au soleil; c'est une grande dame qui s'est installée partout et qui, partout également triomphante, siège aussi bien sur le tabouret de l'échoppe que sur les riches sofas des grands magasins et les fauteuils en moquette de la haute finance. Fille de la *Concurrence* et de l'*Agiotage*, elle est admise en tous lieux et ne paraît guère confuse du bruit qu'elle fait; elle reçoit les prémices de chaque *affaire* qu'elle doit mettre en train à coups de grosse caisse, à grand renfort de falbalas, à l'aide de discours éblouissants et de prospectus fabuleux; elle a une littérature qui lui est propre, c'est pour elle, enfin, que Gutenberg a inventé l'imprimerie. Gardons-nous de l'attaquer, car elle est devenue une véritable puissance, et plusieurs qui font mine de la dédaigner lui rendent à la dérobée un culte aussi fervent que discret.

On l'écoute, on l'admet comme une chose nécessaire: plus d'un Caton austère l'invoque avec ardeur, plus d'un savant modeste, comme tous les savants, emprunte son appui, le commerce et l'industrie la courti-